

Le meilleur exemple de ce nationalisme exclusif réside dans l'importance exagérée que l'enseignement primaire et secondaire consacre à l'étude des moindres particularités de la topographie de la France, alors que, pour le reste de l'univers, on se contente d'une connaissance sommaire et tout à fait superficielle. C'est un fait avéré que, parmi toutes les nations, le peuple français est celui qui voyage le moins, non seulement à l'étranger, mais même à l'intérieur de son propre pays. Convaincu que sa patrie peut subvenir d'elle-même à tous ses besoins matériels et spirituels, le Français s'intéresse aux autres peuples seulement lorsque ceux-ci viennent lui réclamer quelque service, ou lorsque ses propres intérêts sont en jeu.

Appuyée, comme chez les allemands, par la hantise du colossal et une imagination débridée, cette conviction de supériorité et unique pourrait devenir une menace à la paix internationale. Mais le Français est trop sobre dans sa vie privée, trop individualiste dans sa vie publique, trop réaliste et positif pour s'enflammer sincèrement à quelque grand mouvement mystique ou idéologique. Il aime trop son bien-être actuel, son petit bonheur modeste et facilement satisfait pour abandonner volontiers une réalité présente et tenter une fortune tout à fait aléatoire. Son traditionalisme et son conservatisme s'accordent du présent sans s'efforcer de le modifier par des tentatives trop hasardeuses. Il ne partage guère l'esprit de spéculation et d'aventure de Figaro : "Qui ne risque rien n'a rien"; mais sa morale est bien celle du pêcheur de ce brave Lafontaine :

"Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras : L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas."

Cette préoccupation primordiale du bien-être immédiat n'empêche pas le Français de manifester un esprit turbulent, frondeur et insoumis. Mais il estime la querelle et la discussion dans la mesure où elles s'en tiennent à de simples joutes oratoires : les actes violents répugnent absolument à sa nature raffinée. Comme l'a bien dit André Siegfried, chez tout Français, il semble y avoir deux hommes différents : un qui parle, discute, pérore et fulmine ; et l'autre qui doit agir, délier sa bourse et accomplir un effort exigeant quelque abnégation personnelle. Lorsque ces deux natures viennent en conflit, le bon sens et les considérations pratiques de la seconde ont bientôt tranquillisé et parfaitement assagi la nervosité et l'enthousiasme trop facile de la première.

Voilà bien le principe qui détermine et dirige tous les actes du Français — principe fondamental d'une morale bourgeoise et individualiste, incompatible avec les visées de conquête et de domination dont l'accuse faussement la nation allemande.

\* \* \*

La preuve la plus convaincante des intentions pacifiques de la France nous est fournie par l'idéal et les aspirations de la jeune génération actuelle.

Après avoir subi deux agressions durant un demi-siècle et souffert péniblement, les deux fois, de son impréparation militaire, il semblerait tout naturel que la France prépare sa jeunesse, par des exercices physiques et un entraînement militaire volontaire, à l'éventualité d'un conflit toujours possible avec ses voisins d'Outre-Rhin. Tandis que les jeunes Italiens revêtent la *Chemise Noire* avec enthousiasme et s'enrôlent par centaines de mille dans les armées du Fascisme, tandis que les nationaux-socialistes allemands ont à leur service une puissante armée de Nazis, et que la jeunesse allemande, sous les directives de l'état, se livre à des

sports qui constituent un véritable entraînement militaire, la jeunesse française, au contraire, refuse énergiquement de former toute association militaire volontaire, de se livrer davantage aux sports et exercices physiques pour lesquels elle n'est pas constituée, ou de se récréer, comme les jeunes Allemands, dans des marches prolongées, fusil à l'épaule et sac au dos. Bien plus, le service militaire qu'on lui impose lui inspire une répulsion profonde, et c'est en maugréant qu'elle entreprend ces dix mois de réclusion et d'exercices pénibles, qui pour elle revêtent l'aspect d'une condamnation aux travaux forcés.

Cette répugnance de la jeunesse française pour tout sport violent — et à plus forte raison pour tout entraînement militaire — s'explique tout naturellement par le caractère même de la race — pacifique, raffinée, éprise de beauté artistique, passionnée pour les choses de l'esprit et la culture intellectuelle.

\* \* \*

On ne saurait donc reprocher à la France des instincts d'agression et d'hégémonie sans ignorer délibérément son passé historique, son caractère ethnique, les ambitions et l'idéal même de son peuple. Certes, la France n'en aspire pas moins à voir son action rayonner sur les autres nations; mais ce qu'elle veut communiquer, c'est uniquement l'influence civilisatrice de sa culture, de ses arts et de sa pensée. Elle ne recherche pas la domination militaire, mais bien la diffusion de la civilisation traditionnelle qu'elle a héritée des Grecs et des Latins.

En présence de l'esprit militariste et vindicatif que manifeste l'Allemagne depuis le Traité de Versailles, ainsi que des armements clandestins indéniables auxquels elle se livre sans cesse, les chefs d'état français comprennent que le désarmement de leur pays serait une imprudence énorme et équivaudrait à une véritable tentative de suicide. Voilà pourquoi les présidents du Conseil se sont toujours préoccupés d'assurer la sécurité nationale avant de consentir aux demandes de désarmement et d'abrogation du Traité de Versailles que l'Allemagne ne cesse de leur adresser. La France a déjà consenti de nombreuses concessions : évacuation de la Rhénanie, réduction du service militaire de dix-huit mois à dix mois, réduction très substantielle, devant les désastres financiers de l'Allemagne, de l'énorme dette des réparations qu'elle s'était engagée à lui payer en 1919. Edouard Herriot vient même de proposer un plan de désarmement que plusieurs ont jugé trop généreux, mais qui indique très nettement les intentions pacifiques et conciliantes de la politique française.

Toutes ces concessions n'ont pas réussi à désarmer la méfiance de l'Allemagne et des grandes puissances, qui persistent à voir dans la France une rivale trop puissante dont les aspirations constituent un péril pour l'équilibre européen. A un groupe de journalistes français, Mussolini ne vient-il pas de reprocher le "machiavélisme de la diplomatie française"? Une telle attitude dénote une incompréhension totale de la politique extérieure française et de la mentalité de son peuple. Il n'est pas témoaire d'affirmer que dans toutes les questions internationales, c'est encore la France qui a fait preuve du sens de justice le plus droit. Devant les réclamations de l'Allemagne, elle veut bien consentir au désarmement, elle veut bien révoquer les clauses trop onéreuses du traité de Versailles, mais seulement dans la mesure où le permettent la justice, la prudence et l'assurance de sa sécurité nationale.